

UNE GRANDE DAME

AU TEMPS DES CROISADES

Il serait sans aucun doute, intéressant aux lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE, de connaître les détails de la toilette d'une grande dame, au temps des croisades. Je la donne ici, très exactement reproduite, et les femmes d'aujourd'hui pourront constater, que, quoiqu'en disent messieurs leurs maris, leurs atours sont encore moins complexes que ceux des belles du temps jadis.

* * *

Six ans se sont écoulés, depuis que le puissant et vaillant seigneur Guy de la Trémoille a quitté son château de Grogneul pour revêtir la cotte de maille à croix rouge, et suivre en Palestine l'avant-garde des Croisés, conduite par Godefroy de Bouillon. Et depuis six années, chaque soir, au moment où le soleil disparaît à l'horizon, la châtelaine, la douce et belle Constance, est venue s'asseoir, en hiver, devant la fenêtre aux vitraux armoriés, qui, de la grande salle du donjon, laisse voir au loin la campagne ; en été sur la terrasse aux blocs de pierre parmi lesquels grimpe follement le lierre, comme les souvenirs, s'attachent au cœur de la châtelaine. — Pendant bien des jours, elle a donc attendu le retour de l'époux ; elle l'a suivi par la pensée vers cet Orient, berceau des rêves et des légendes merveilleuses, jusqu'au jour, déjà éloigné, où les nouvelles ont manqué... Et chaque soir elle pleure, la belle Constance aux yeux couleur d'azur pâle, mais dans son âme chante cependant encore l'essaim des douces espérances ! Et voilà, qu'aujourd'hui elle apprend que son espoir n'était pas une chimère : il va revenir, le fort, le vaillant, l'intrépide chevalier ; avec lui vont rentrer au manoir les fêtes joyeuses d'autrefois, chassant les deuils et les noirs pensers.. Un messenger venu des bords ténébreux du Danube annonce, en passant que cinquante croisés sont déjà de retour, et qu'à leur tête marche Guy de Trémoille,

seigneur de Grogneul et d'autres lieux.

Joyeuse, Constance monte à la chambre nuptiale et tire des coffres de bois parfumé, ses plus belles parures, ses plus riches vêtements. Elle veut se préparer pour le retour de l'époux, afin qu'il la retrouve charmante et gracieuse, comme au jour déjà lointain où, palpitante et voilée, elle entra dans cette chambre pour la première fois, tandis qu'autour du château éclataient les joyeuses fanfares des cors.

Elle prend d'abord une *chainse* ou chemise de soie, qui a dormi longtemps entre les feuilles desséchées d'encens d'Italie. Elle la passe autour de son corps, de manière à ce que le col et les poignets des manches, élégamment plissés, soient seuls visibles, lorsqu'elle sera complètement habillée. Puis pardessus, elle endosse un *bliaud* sorte de blouse, également en soie, fendue sur les côtés et plissée par une habile repasseuse. Le *bliaud* est taillé de telle sorte qu'il s'évase par le bas en large jupon ; les manches en sont serrées au poignet de manière à laisser voir celles de la *chainse*. Enfin, autour de sa taille, elle enroule une ceinture terminée par deux glands d'or, et sur laquelle retombe le *bliaud*, en même temps qu'elle aide encore à faire bouffer les jupes.

Constance prend alors dans un sac à mailles d'argent des bas d'un grand luxe, car ils sont en satin rouge brodé d'or, et tels qu'on en voit aujourd'hui encore de semblables, conservés au trésor impérial de Vienne. Elle enferme ensuite ses pieds délicats dans des chaussures en cuir mou, à boucle de métal, et dont la pointe rembourrée d'étope et allongée fait déjà pressentir cette étrange mode des souliers, à la *poulaine*, qui persistera durant une partie du moyen âge.

Comme Constance de la Trémoille avait été plusieurs fois à la cour, en ces dernières années, elle n'était point

naturellement de ces femmes qui, à trente ans, s'habillent comme des douairières et conservent des modes surannées, en dépit des progrès et des avantages de leur temps. Aussi, malgré les convenances féodales ou provinciales, — comment doit-on dire ? — ne porte-t-elle plus, comme la plupart des femmes de l'époque, cet affreux *p-lisson*, sorte de gilet de fourrure enfermée entre deux étoffes et qu'on plaçait généralement entre la chemise et le *bliaud*. Elle a adopté, au contraire, un vêtement nouveau à ce moment, c'est la *gipe* ou *gipon*, première forme des mots *jupe*, *jupon*, qui jusqu'au dix-septième siècle ne cessèrent de désigner le corsage féminin. Cette *gipe* formait une espèce de gilet ajusté sur le buste comme une cuirasse, de façon à en dessiner toutes les formes ; elle s'agrafait sur le côté. Faite d'une étoffe gaufrée, serrée par un ceinturon et une ceinture à bouts pendants, elle donnait à la taille une cambrure et une souplesse qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps. Cela explique suffisamment les dédains effarouchés des prudes de ce temps, à l'égard d'un accessoire de toilette qui rendrait à la femme tous ses avantages, mettait en relief sa grâce et la sveltesse dont la nature l'a douée comme d'une coquetterie naturelle. La nature ! n'est-elle pas l'éternelle ennemie des prudes et des pécores qui voient partout en elle l'œuvre de tentation, et lui reprocheront toujours de mêler, comme dit Molière,

Avec la sainteté les parures du diable !

Constance sépare alors ses cheveux au milieu du front, les nattent en deux grosses tresses qui retombent par devant, des deux côtés de sa tête, et descendent au-dessous de sa ceinture : à ces tresses, elle entremêle des orfrois ou broderies d'or, et sur le sommet de sa tête, elle place un bandeau orné appelé d'ordinaire *tresson* ou *tréçouer*. Cela fait, elle met par-dessus cette toilette un grand manteau en